Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 34 (1896)
Heft: 28

Artikel: Le treizième pâté
Autor: Dourliac, Arthur
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-195626

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Tout cela est extrêmement agaçant: pourquoi ne pas rester simplement instituteur, titre fort respectable et estimable, me semble-t-il.

* * *

Puis en dehors du monde officiel de l'enseignement, il y a les parias et les grotesques du professorat, qui publient des annonces à deux sous la ligne, à la quatrième page des journaux, et ont des cartes de visite sur lesquelles on peut lire: Monsieur Guiseppe J... professeur de mandoline, d'italien, de guitare et d'allemand, tenue de livres et conversation, etc... ou bien Mademoiselle Wanda S..., diplômée de N..., professeur de langues vivantes, ouvrages de dames, éléments de latin, etc... Car cet heureux titre de *professeur* n'a pas de féminin, et une foule de demoiselles plus ou moins jeunes, champions des revendications féminines, se parent de ce nom à la désinence masculine qui flatte leurs oreilles.

On ne sait réellement pas alors ce qu'il vaut le mieux faire: plaindre la misère bien mise de la plupart de ces professeurs — car ils ne gagnent pas souvent leur vie — ou admirer leur vanité. Il en est plusieurs qui ont connu des jours meilleurs. Ils avaient appris la mandoline et l'anglais parce que c'était bien porté dans leur monde, sans se douter qu'un jour leur petit talent de société les empêcherait de mourir de faim. Ceux-là, n'en parlons pas et plaignons-les.

Mais il en est d'autres qui sont vraiment drôles avec leurs grands airs et leurs titres pompeux. Ce sont des étudiants ratés qui n'ont qu'un bachot (quand ils l'ont) et qui, cherchant à décrocher un diplôme, se font répétiteurs d'élèves à la tête dure, à l'intelligence lente; mais ils ne vont jamais plus loin; ils enseignent toute leur vie: *Nominatif*: rosa la rose, *vocatif:* rosa ô rose, etc., et les éléments de la grammaire grecque.

Enfin, à côté de ceux-là, on trouve toute la classe si amusante des demoiselles diplômées. Diplômées, elles le sont toutes ou à peu près; ça les prend un beau jour, lorsqu'elles commencent à porter des robes longues et s'aperçoivent qu'elles ne pourront pas vivre sans rien faire et ne trouveront pas davantage le mari, idéal de leurs rêves, qui serait le sauveur pour beaucoup. Elles ne réfléchissent pas longtemps à prendre une décision: Devenir modistes, demoiselles de magasin, gagner sa vie de ses dix doigts, fi donc! il n'y faut pas songer, c'est trop modeste, trop humble. Une seule carrière s'ouvre devant elles, digne de leur rang et de leur finesse native, celle de l'enseignement. Elles enseigneront quoi? c'est vite trouvé: l'anglais, l'allemand, le français, etc.

On part pour une école où une maîtresse enseigne une langue qui n'est pas la sienne, dont elle estropie la prononciation et la syntaxe. Après un certain temps d'études, on passe un examen, on ramasse un diplôme, et, si l'on ne trouve pas de place dans une école de l'Etat, on s'embarque pour une station de bains, une ville d'étrangers; on se fait faire des cartes de visite: Mlle X., diplômée de ***, profes- de langues, et tout est en règle.

Et la demoiselle, pas plus que ses maîtres, n'est allée dans le pays où l'on parle la langue qu'elle doit faire apprendre aux autres. Vous voyez d'ici, au bout d'une ou deux générations d'élèves, l'accent et la syntaxe!

Il faut vraiment une dose monstre de confiance en soi et de vanité, pour enseigner une langue qui n'est pas la sienne, que l'on n'a pas entendu parler par des gens dont c'est la langue maternelle et dans la contrée où cette langue est née. Et pourtant, des centaines de messieurs et des milliers de dames font cela journellement et dans tous les pays.

* * *

J'ai appris, assez mal, les langues anciennes classiques, et même des langues plus ou moins orientales, et, en fait de langues vivantes, je parle un peu l'allemand. J'ai fait divers séjours en Allemagne, ce qui m'a mis à même d'acheter un cigare et de m'offrir une chope sans le secours d'un interprète. Je puis, à l'occasion, lorsque je sens le besoin de m'initier au mouvement de l'art et de la pensée contemporaine en Germanie, lire les *Fliegende Blätter*, mais jamais il ne me viendrait à l'idée, avec un tel bagage scientifique, de me faire professeur de langues; quant à enseigner la danse ou la cuisine, je m'y risquerais encore moins.

Non, pour être bon *professeur*, homme ou femme, naturellement du genre de ceux dont je viens de parler, il faut quelque chose qui me manque absolument: une confiance inouïe en un savoir qu'on n'a pas et un sentiment énorme de son importance; et, c'est plus fort que moi, je ne peux pas. Je ne serai sans doute jamais *professeur*, mais je me console en pensant qu'il y en a déjà assez comme cela par le monde.

JULES REGARD.

Le treizième pâté.

Quand j'étais petit, dit maître Francois, le fermier des « Quatre-Chemins », en chauffant ses mains ridées à la flamme d'une brassée de sarments qui éclaire les visages roses et joufflus de ses auditeurs, quand j'étais petit, j'étais plus gourmand que le plus gourmand d'entre vous, mes fieux.

Faut dire aussi que j'étais moins gâté. Au lieu d'une bonne tasse de lait sucré, le matin, j'avais une miche de pain noir; au lieu d'une tartine de confitures à mon goûter, j'avais un oignon cru que je frottais sur une croûte: et le reste à l'avenant.

Ma mère était morte quand j'étais tout petit; mon père, comme j'avais huit ans; et j'étais resté seul, sans sou ni maillé, pas bon à grand'chose, ayant jusque-là passé le plus clair de mon temps à courir les bois, pour cueillir les noisettes et dénicher les oiseaux.

Mais M. Monnier, le fermier chez qui travaillait mon père, un homme charitable et craignant Dieu (il est bien sûr dans dans son saint Paradis), eut pitié de ma misère et me prit chez lui, pour garder les oies et faire les commissions.

Ce dernier emploi surtout me convenait fort. Je partais de bon matin, à travers la campagne fleurie, suivant la longue route blanche et sifflant comme les merles.

Il y avait une lieue de la ferme à la ville; j'arrivais, et, traversant les rues étroites, mon grand panier au bras, je tâchais de ne rien oublier.

Pour cela, ne sachant pas lire, j'avais une taille de bois, comme chez les boulangers, avec une *coche* pour chaque course. Mais, faute d'indications spéciales, la mémoire me manquait parfois et je restais là, perplexe, indécis, cherchant quel fournisseur j'avais négligé: le boucher? l'épicier? le pâtissier?

Non, le pâtissier je ne l'oubliais jamais et pour cause!

Mon maître, quand il avait du monde, commandait souvent une douzaine de petits pâtés.

Ces petits pâtés me semblaient le dernier mot du luxe et de la bonne chère, et la première fois que le pâtissier, maître Tavernir, me les remit tout chauds, tout appétissants, sous leur croûte dorée, j'ouvris de si grands yeux et les contemplai avec tant d'admiration et de convoitise que le brave homme me dit en riant:

— Tu sais, ne les mange pas en route!

Les manger! non, j'étais un honnête garçon; mais les regarder, c'était bien permis?

Et, m'asseyant au bord du chemin, je les étalai devant moi, essayant de tromper ainsi ma gourmandise.

Tout à coup, j'eus un éblouissement..., j'y voyais double!... Non... si...

En comptant machinalement mes petits pâtés, j'en avais trouvé treize!

Treize à la douzaine; c'est la coutume, mais je l'ignorais alors.

Quelle émotion!

Quelle tentation!

Je n'y résistai pas...

Fermant les yeux, je mordis à belles dents dans un des bienheureux pâtés..., la première bouchée entraina la seconde..., enfin tout y passa.

Puis, bourrelé de remords, mais me léchant les lèvres, je courus sans m'arrêter jusqu'à la ferme où j'arrivai plus tôt que d'ordinaire.

Je reçus des compliments pour ma diligence..., mais nul reproche.

Je respirais. Décidément c'était le pâtissier qui s'était trompé.

S'en serait-il aperçu?

Cela m'inquiétait bien un peu, et, à la fois suivante, je me présentai chez lui l'oreille basse.

Maître Tavernier ne dit rien, j'étais sauvé!

Et comme je suivais ses mouvements du coin de l'œil, je comptais encore treize pâtés!

Il en mettait bien treize. Il en mettrait toujours treize!

J'éprouvais une joie de gourmand et je sortis de la boutique, le cœur en liesse.

Je n'hésitais même pas à satisfaire ma gourmandise; d'ailleurs une première faute en entraîne une autre, et je ne pouvais plus m'arrêter sans être obligé de confesser mon méfait.

Je m'abandonnais au courant; peu à peu même, l'impunité m'enhardit, j'eus des raffinements. Au lieu d'engloutir en hâte, comme un voleur, *mon pâté*, je le dégustai tout à mon aise, je le choisis avec soin, méditant longuement sur cette question importante: « Quel est le plus gros? »

Après tout, gros ou petit, le crime était le même, autant en avoir le bénéfice.

Oh! les délicieux pâtés! on n'en fait plus de pareils, bien sûr.

* * *

Un jour, confortablement assis au bord de la route, mes pâtés étalés proprement sur une grosse pierre, je restais indécis, hésitant dans mon choix...

Un bruit de pas me fit lever la tête, M. le curé arrivait sur moi en lisant son bréviaire.

Une terreur folle me saisit et m'ôta toute présence d'esprit.

J'avais bien le temps de serrer mes gâteaux, et d'ailleurs, le digne abbé m'eût-il vu là, en admiration, que le mal n'eût pas été grand.

Mais une conscience troublée ne raisonne pas ainsi, et, ne songeant qu'à fuir, à me cacher, je me glissai dans une de ces buttes de terre et de cailloux qui sert d'abri aux cantonniers par le mauvais temps, et je tirai la porte sur moi, abandonnant mes pâtés rangés en bon ordre.

Le bon prêtre passa sans rien voir. Je me rassurais... quand du bois voisin sortit une petite mendiante qui l'arrêta pour lui demander l'aumône.

Ah! je ne la bénissais pas, je vous assure!

Heureusement, après lui avoir donné un gros sou, le curé reprit sa lecture et continua son chemin.

Enfin!

J'attendais un instant pour sortir de ma cachette, quand je vis la fillette arrêtée, ébahie, devant mon étalage.

— N'y touche pas! n'y touche pas! lui criai-je vivement.

Elle me regarda étonnée.

— Est-ce que tu me prends pour une voleuse?

Je ne répondis pas...

Yvonnette avait mauvaise réputation.

Sa mère, qui n'était pas du pays, était morte peu après son arrivée chez nous, et la petite, dont personne n'avait voulu se charger, était restée seule, abandonnée, couchant dans les granges, vivant comme elle pouvait de ce qu'on lui donnait par charité ou de ce qu'elle grappillait, car les paysans qui la rencontraient souvent autour des groseillers ou des pommiers chargés de fruits, l'accusaient de maraude.

Pourtant elle était bonne et serviable à l'occasion, aussi je regrettai de l'avoir fâchée.

— Où vas-tu comme ça, lui dis-je?

— A la ville; monsieur le curé vient de me donner deux sous.

— Tu vas acheter des bonbons?

— Des bonbons! Non, du pain.

— Du pain!

Je fis la grimace.

— Oui, j'ai si grand faim.

— Tu n'as pas mangé, ce matin?

— Ni hier, dit-elle en riant.

— Pas mangé!

Je la regardais, le cœur serré à cette pensée.

— Dame, tu sais, quand on ne me donne rien. Hier, la journée a été mauvaise, et, le soir, quand je me suis glissée dans une meule, l'estomac vide, cela m'a semblé drôle de penser à tout le pain que l'on ferait avec ces gerbes de blé au milieu desquelles j'étais couchée, moi qui n'en avais pas trouvé un morceau à me mettre sous la dent...

— Pas mangé !

J'étais bouleversé...

— Tiens, dis-je en lui présentant *mon pâté*, prends, mange.

— Mais ça n'est pas à toi.

— Ça ne fait rien.

Elle le repoussa doucement.

— Non, dit-elle; je te remercie tout de même, François, mais ce serait voler; je ne peux pas.

— Voler !

J'étais devenu très rouge...

— Vois-tu, continua-t-elle, quand maman est morte, elle m'a fait promettre de rester bien honnête : de ne jamais toucher à ce qui ne m'appartenait pas. Souvent, depuis, quand j'ai grand'faim, comme aujourd'hui, si je passe près d'un cerisier tout chargé de cerises vermeilles et sucrées ou d'un groseiller aux grappes bien mûres, j'ai une terrible envie d'y goûter, mais je me rappelle les paroles de maman, et je me contente de les regarder. Cela ne fait pas de mal, n'est-ce pas ?

Je restai muet.

— Un jour, j'avais faim encore plus qu'à cette heure; j'arrachai une carotte dans un champ, mais comme j'allais y mordre, il me sembla voir maman, toute pâle, et je replantai ma carotte... par exemple, je ne sais pas si elle a repris !

Elle riait, montrant ses dents blanches, et ce cœur gai, contrastant avec ses yeux caves, ses joues tirées, faisant peine à voir.

— Je me sauve, reprit-elle, serrant son gros sou dans sa petite main maigre, tu n'as pas besoin de me souhaiter bon appétit...

Elle s'éloigna en courant.

Je restais là humilié, confus, repentant.

Je pleurais... je pleurais... en songeant à mon brave homme de père, si honnête et si estimé. Qu'aurait-il dit en voyant son fils voleur !

Car elle avait raison, la petite Yvonnette, j'étais un voleur !

Je n'avais pas su résister à ma gourmandise, tandis qu'elle résistait à la faim.

Quelle honte ! Je pleurais, je pleurais.

— Qu'est-ce que tu fais donc là; est-ce que tu dors ? dit une voix rieuse.

Yvonnette était devant moi, mordant dans sa miche, et me regardant, étonnée de me retrouver là.

— Tu fais joliment tes commissions !

Elle s'arrêta, saisie, en voyant ma figure baignée de larmes.

— Qu'est-ce que tu as, François ?

— J'ai que je suis un voleur, Yvonnette.

— Toi !

— Oui, moi !

Et, sanglottant, je lui racontai l'histoire de mes pâtés.

Elle m'écoutait, son joli visage sérieux.

— Sais-tu ce qu'il faut faire, François ?

— Non, Yvonnette, mais toi qui es si sage, si raisonnable, tu devrais me le dire ?

— Il faut conter la chose à M. Monnier.

— Tu crois ? dis-je en frissonnant.

— Oui.

— Et s'il me chasse ?

— Il ne te chassera pas : il est bon. Et puis enfin !

— Je n'oserai jamais.

— Si, j'irai avec toi jusqu'à la porte de la ferme. Tu viendras me dire comment ça s'est passé.

Obéissant docilement, je rentrai au logis, les yeux rougis, gonflés.

— Bon ! tu n'es pas en avance, dit M. Monnier qui était justement dans la salle; mets tes pâtés sur le plat.

J'obéis en tremblant.

— Eh mais, il y en a un de plus qu'à l'ordinaire, petit; comment cela se fait-il ?

Je tombai à genoux et je confessai ma faute en pleurant.

Le digne homme m'écouta patiemment.

— C'est mal, dit-il enfin, mais, puisque tu l'as compris tout seul...

— Non, monsieur Monnier, c'est Yvonnette.

— Yvonnette ?

— Oui, la petite; celle qu'on appelle voleuse, qu'on méprise, et qui vaut mieux que moi.

M'interrogeant avec bonté, mon maître finit par démêler l'écheveau assez embrouillé de mon récit.

— Pauvre petite, pauvre petite ! répétait sa grosse voix rude tout adoucie.

Puis, posant sa main sur ma tête :

— La franchise de ton aveu me prouve ton repentir, François; tu ne seras pas chassé et Yvonnette aura aussi une place à la ferme; va la quérir.

Ah ! dame, je ne fus pas long !

Et quand nous fûmes tous deux devant le cher homme :

— Remercie Yvonnette, François, me dit-il, car si tu ne comprends pas encore le service qu'elle t'a rendu, tu le comprendras plus tard. Quand on met le pied dans le mauvais chemin, il est difficile d'en sortir, et tel est devenu un voleur de profession qui a commencé par dérober des pommes. Remercie donc ta petite amie, François.

Nous ne quittâmes plus la ferme. Les bons exemples et les bons conseils d'Yvonnette eurent une heureuse influence sur moi, et c'est à elle que je dois d'avoir succédé plus tard à maître Monnier comme propriétaire des « Quatre-Chemins ».

— Et qu'est devenue Yvonnette, grand-père ?

— Yvonnette ? Elle est devenue ta grand'mère, mon fieu. Après avoir fait de moi un honnête homme, elle en a fait un homme heureux.

ARTHUR DOURLIAC.

Lo bumeint.

Se vo distiutâ avoué cauquon que n'est pas d'accoo avoué vo, s'agit dè savâi menâ lo mor se vo volliâi avâi réson, et se vo pâodè derè oquiè iò n'ia rein à repipâ, l'autro est bin d'obedzi dè bastâ.

Dou pàysans, ein bévesseint quartetta, dévezàvont dè lâo meti et dè la maniére que faillài bumeintâ lè terrès. Yon preteindâi que faillài épantsi lo fémè su lè prâ, tandi que l'autro desâi que cein ne vaillessâi rein dâo tot et que s'on ne lo mettâi pas dein terra cein ne servessâi dè rein; et po provâ que l'avâi réson, ye fe à l'autro :

— Te ne vâo pas mè crairè ? Eh bin, coumanda vâi dou bon bifetèques âo carbatier, et pi te t'ein mettrè ion su lo veintro tandi que medzéri l'autro, et ne vairein à quoui cein farà lo mé dè bin !

On bin boun'hommo que l'est dè la sociétà po férè passâ lo goût d'âo vin, s'ein va à Maudon et sè met à comptà lè cabarets.

– Et-e portant possiblio d'avâi atant dè cabarets què cein ! que dit à on bon bordzai, l'ein faudrâi cllioure ao mein la mâiti.

— Vaidè-vo, monsu, l'âi repond l'autro, n'ein d'âi gros martzi, d'âi grossè fâirès, et faut pouâi abrévà tot ci mondo. Et pu, vâidevo, tzi no, on n'amè pas l'ìgue, on ne sein sert què po rinci lè verro.

Un professeur myope.

L'un des derniers titulaires de la chaire de chinois au Collège de France était atteint d'une myopie exceptionnelle. Il en était arrivé à ce degré ou l'art de l'opticien devient à peu près impuissant.

Le nombre des amateurs de langue chinoise étant, parait-il, très restreint à Paris, le cours de ce digne professeur avait lieu dans une salle à peu près déserte. A peine trois ou quatre auditeurs, dont un ou deux désœuvrés, venaient-ils essayer d'apprendre à lire dans le texte original le *Commentaire moral et politique* de Confucius, ou l'*Hao Khieou Tchovan*, c'est-à-dire le « Roman de la femme accomplie. »

Parmi ces rares élèves figurait un jeune homme d'une vingtaine d'années qui avait pris l'habitude d'amener régulièrement avec lui un beau chien blanc, objet de sa vive affection.

Ce chien s'asseyait gravement sur le banc, à côté de son maître et paraissait écouter, avec l'attention la plus soutenue, les leçons du digne professeur.

Un jour, pour une cause quelconque, le jeune homme arriva sans le chien blanc.

Le professeur entra peu après, s'assit, et, promenant sur les bancs trop clairsemés d'auditeurs son regard atone, il dit doucement d'un ton de regret sympathique et en désignant la place laissée vide par le chien :

— Je constate avec peine, messieurs, l'absence de l'élève en paletot blanc qui, jusqu'ici n'avait pas manqué une seule leçon.

Oh ! les enfants !

Sous ce titre, un de nos abonnés nous écrit :

Permettez-moi de vous faire part d'une petite conversation que j'ai eu l'occasion d'entendre hier soir dans la rue.

Une de mes voisines envoyait son petit garçon chez l'épicier pour acheter quelques provision de ménage et lui remettre en même temps un billet.

— Tiens, mon enfant, lui avait dit sa maman, voici un billet que tu remettras à M. X... Prends bien garde de ne pas le perdre, et surtout de ne le laisser lire à personne !... Va vite, et ne t'arrête nulle part... Tu as bien compris ?...

— Oui m'ma.

Le gamin avait à peine fait quelques pas dans la rue qu'il dit, d'un petir air crâne, à son frère qui l'accompagnait :

— Moi, je sais lire tous les bïets.

Puis, il commence, à haute voix, la lecture de celui qu'il avait en mains, et cela avec ce ton nasillard et traînant si commun chez les enfants :

Aus... si... tôt... que j'au... rai... de... l'argent... je... vous... pay...e...rai... la... note... q.. u...e que... je... vous dois.

Veuillez agréer, etc. B.

Mot de la dernière charade. — *Angleterre.* Ont deviné : MM. Gysler, Lausanne. — Delessert, Vufflens. — Perrochon, Chauannes-de-Bogis. — Dufour-Bonjour, Genève. — Brocard, Avenches. — La prime est échue à M. Dufour-Bonjour.

* * *

A Trouver.

Aux sept mots : *seul, Firmin, crois, noise, cité, serpe, vent,* ajouter les noms de sept départements français et former sept mots nouveaux. Les premières lettres des départements et les premières lettres des mots nouveaux formeront le nom d'un grand poète latin.

Journal de l'Exposition nationale. — N° du 3 juillet : Le fer forgé, métaux ouvrés, par G. Hantz. — Nos chemins de fer de montagne. — Dié Jagdaustellung, par G. Luck. — Ginevra. La Città, par F. Paris. — Le pavillon de chasse et de pêche, par E. Privat. — Les Autorités fédérales à l'Exposition. — Bei der Javanesen, par G. Becker. — Concerts symphoniques. — Le poème alpestre. — Chronique de l'Exposition. — Gravures.

Boutade.

Une jeune dame désirait ardemment avoir une petite fille. Quelques semaines avant de mettre au monde son premier enfant, elle se crut tellement assurée que ses désirs étaient réalisés, qu'elle fit tout préparer pour elle : layette, béguins ornés de faveurs roses, etc. Le nom même était trouvé; la petite fille devait s'appeler Zoé. Enfin la dame accouche et les cris d'un gros garçon trompent tous les calculs, déjouent toutes les combinaisons. « Ah ! s'écrie la maman désolée, que va devenir mon joli nom de Zoé ? Encore si l'on pouvait donner ce nom à ce marmot ? — N'est-ce que cela qui te chagrine ? dit un oncle appelé pour être parrain. Va, va, je l'ai cru comme toi, et nous allons l'appeler Robinson; alors ce sera Robinson *cru Zoé !* »

L MONNET.

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.